

qu'à 17 degrés 1/2. Cette différence de température tenait sans doute à celle des hauteurs, car, depuis le Parahyba, j'avais toujours monté. En quittant Forquilha, on monte encore, dans un espace de 1 lieue, jusqu'à une *fazenda* appelée *José Francisco*, du nom de son propriétaire.

Entre Forquilha et *Joaquim Marcos*, habitation dont je parlerai bientôt, les bords du chemin, dans la plus grande partie de son étendue, avaient été dégarnis des grands arbres; en d'autres endroits, où l'on avait autrefois cultivé la terre, il n'existait plus que des taillis. C'était, pour la conservation du chemin, un grand avantage, sans doute; mais le défaut d'ombrage rendait la chaleur si forte, qu'ayant, une heure après la chute du jour, tiré mon thermomètre de ma malle, je le trouvai à 28 degrés, tant celle-ci avait été échauffée par les rayons du soleil.

La *fazenda* de José Francisco, dont j'ai déjà dit quelques mots, possède un moulin à sucre; mais on n'y emploie le vesou qu'à faire de l'eau-de-vie, ce qui a lieu chez tous les propriétaires peu riches, parce que cette fabrication exige moins de bras et de travail que celle du sucre.

Ayant passé la *fazenda* de José Francisco, j'allai faire halte à celle de *Joaquim Marcos* (nom d'homme), située à 4 lieues de Forquilha; j'y demandai si l'on avait du maïs à me vendre: on m'en refusa d'abord; mais à peine me fus-je recommandé de João Rodrigues que l'on mit à ma disposition tout ce que je désirais. Il n'est pas étonnant, au reste, que l'on eût commencé par me faire essuyer un refus; les propriétaires craignaient alors de se défaire de leur maïs, parce que le manque d'eau avait fait le plus grand tort à ce grain; j'avais vu moi-même, du côté de Cavenca,